

ABONNEMENTS & ANNONCES

A ROUBAIX... A TOURNAI... A PARIS ET A BRUXELLES

LE NUMERO 5 Contimes

ÉDITION DU MATIN TOUS LES JOURS SIX ou HUIT pages

BUREAUX & RÉDACTION ROUBAIX, 71, Grande-Rue, Télép. 654 et 1070 TOURCOING, 33, rue Carnot, Téléphone 1240

LE NUMERO 5 Contimes

TARIF D'ABONNEMENTS

Abonnés-Tourcoing, le Nord et les Départements limitrophes... AGENCE PARTICULIÈRE A PARIS, 26, RUE FEYDOAU

Journal de Roubaix

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A BIZERTE ET A TUNIS

Chute mortelle d'un Officier aviateur près de Versailles

Une Leçon de Charité

Le monde à ses confessions laïques. Il s'approche avec sympathie de celui où tel écrivain recueille le murmure des confidences féminines et dispense avec générosité ses conseils à celles qu'on appellera volontiers, si l'étymologie du nom n'y contredisait un peu, de modernes « Philothées ».

Les nombreuses œuvres créées de toutes parts l'attendent. Et parfois une voix plus retentissante donnant une forme aux aspirations contemporaines, un dégoût de ce qui se peut concevoir de vague dans les âmes qu'elles animent, les présume, les formule et en tant que de besoin, contribue à les orienter plus justement, plus utilement.

La charité s'applique à des cas isolés, à la misère réalisée dans telle ou telle de ses applications. L'œuvre sociale s'attaque plutôt au principe du mal. Dès lors, la charité doit s'épuiser en efforts successifs et indéfinis pour porter à une série de cas déterminés, l'œuvre sociale qui concentre son effort sur un mal social, qui vise non pas tant à guérir des malades qu'à prévenir une sorte de maladie, englobée dans son action des espèces infiniment plus nombreuses.

L'initiative de la Société l'Abri a procuré à l'orateur l'occasion d'une seconde considération. Après avoir, au moins implicitement, mis en relief la supériorité de l'œuvre sociale à l'égard de l'œuvre de charité, il a tenu à montrer comment ces œuvres sociales ou de charité, requièrent un double concours : celui de l'Etat et du citoyen, de l'action publique et de l'initiative privée, du gouvernement et de l'association libre. Et il a délégué donné le pas à la charité privée sur l'assistance publique.

Au fond, les deux idées ne sont point sans quelque contact. Ce qui fait la supériorité de l'œuvre sociale, c'est qu'elle a son point de départ dans l'observation attentive des faits et des causes. Or, pour cette observation, la charité privée a plus de souplesse et plus de liberté que l'autre. Son effort de chaque jour est l'épreuve quotidienne de l'effort de la veille ; il en accuse les imperfections ou en démontre la fécondité. Et son champ d'action surtout n'a pas de limites.

On lui reproche (à l'Assistance publique), dit M. Deschanel, d'être formaliste, lente et coûteuse, de contribuer parfois, sans le vouloir, à entretenir la paupérisation au lieu de l'éteindre et à maintenir l'indolence héréditaire. Le fait est qu'elle est forcée de s'astreindre à des cadres fixes, tandis que la charité privée sait prendre toutes les formes, comme la misère elle-même. Ces deux modes de charité laissent l'un avec l'autre, car la charité est un don spontané de cœur, un don de soi-même. Elle est libérée sous deux formes inaliénables. Il ne suffit pas de secourir le corps, il faut consoler l'âme, il faut la conquérir pour la relever.

Et M. Deschanel cite un rapport émané de l'Assistance publique elle-même : « Mettant en jeu les plus nobles sentiments, la charité privée fournit à la fois, elle est dite, avec discernement, un secours matériel et un secours moral. Dans certaines œuvres, elle apporte un esprit de sacrifice, une ingéniosité dans les procédés, un tact dans l'application qu'on demanderait vainement à l'Assistance publique. Enfin, elle-ci doit surtout marcher dans les sentiers battus, laissant à l'initiative privée l'honneur d'ouvrir de nouveaux chemins, de tenter des innovations ».

Ces idées ne sont-elles pas intéressantes ? Elles exaltent deux ordres de choses dont on ne saurait trop vanter la fécondité : d'une part, l'initiative privée, le don spontané et généreux du cœur, et leur supériorité sur les efforts administratifs et les organismes publics ; de l'autre, l'organisation dans le dévouement au service d'autrui, la direction d'une méthode imposée aux mouvements de la sensibilité, la discipline de l'esprit social ordonnant les gestes de la charité.

On ne saurait trop s'attarder à en écouter la leçon. Joseph CHOMBÉ.

Chute mortelle d'un officier aviateur

Le capitaine Tarron VENANT D'ORLÉANS se tue au moment d'atterrir à Villacoublay

Versailles, 18 avril. — Le sort se montre cruel pour l'aéronautique militaire française. Dans les rangs de nos officiers aviateurs qui ont pour accompagner demain, le corps de leur intention camarade le lieutenant de vaisseau Biasson, la mort a frappé à nouveau ce matin : le capitaine Tarron, officier du génie, a fait, à l'arrivée d'une excursion aérienne, une chute mortelle sur l'aérodrome de Villacoublay, près de Versailles.

Le capitaine Tarron, qui depuis quelques jours était à Orléans, avait quitté cette ville ce matin dès l'aube pour rallier le camp d'aviation de Villacoublay. Il pilotait un biplan du type militaire.

Le voyage s'effectuait sans que rien fut venu entraver la bonne marche de l'officier aviateur. A 6 h. 40, le capitaine Tarron arrivait en vue des hangars situés sur le camp d'aviation. Rapidement, à une altitude de 80 mètres, il volait vers ces hangars et n'en était plus séparé que par une distance d'environ 500 mètres, quand subitement son appareil tangua, pointa de l'avant vers la terre, capota et vint se briser sur le terrain de l'aérodrome.

MORT HORRIBLE ! Le capitaine Tarron fut tué sur le coup. Suivant un des rares témoins de la chute, son corps fut projeté à vingt mètres de l'endroit où s'écrasa le biplan, tomba droit sur les jambes, puis rebondissant, rebomba sur le crâne. Il fut fracturé. Nous ne donnons que pour témoigner de la violence de la chute ce détail affreux : un os de la jambe droite avait perforé la poitrine du malheureux pilote. Le corps fut immédiatement relevé par les témoins de l'accident, placé sur une civière et transporté dans un hangar proche. Après de lui furent placés deux soldats du génie qui montèrent la garde en attendant la venue des autorités qui ont fait procéder à l'enquête. Arrivèrent le colonel Hirschauer et le lieutenant-colonel Boutineau, du service de l'aéronautique militaire, ainsi que M. Adam, préfet de Seine-et-Oise, accompagné de M. Adam, son chef de cabinet. Le transport du corps dans la gare de Villacoublay fut ordonné en l'attente des instructions de M. Tarron, que des camarades du défunt avaient reçu la douloureuse mission de prévenir.

Le Voyage de M. Fallières en Tunisie

L'arrivée à Bizerte. - La rencontre du Bey et du Président de la République. - La revue navale. - Le débarquement de l'Arsenal. - Le Président à Tunis

Bizerte, 18 avril. — La pluie si rare à cette époque de l'année est tombée toute la nuit avec violence ; elle n'a cessé qu'avec les premières heures du jour. Mais le vent continue à souffler avec force. Le mauvais temps ne décourage cependant pas la population bizertine qui se presse sur les quais pour assister au spectacle toujours impressionnant de l'arrivée d'une escadre.

C'est à 5 heures du matin que l'escadre de la Méditerranée est aperçue au large de Bizerte. Les contre-torpilleurs se détachent tout d'abord et à 5 heures et demie, s'engagent dans le large et profond canal qui relie la mer au lac. Puis à 6 h. précises, la « Vérité » s'avance à son tour battant pavillon présidentiel, suivi de 400 mètres par la « Patrie » et la division de l'amiral Balieu et enfin par la « Justice » et la division de l'amiral Guichard. A bord des trois bâtiments amiraux sont les pilotes envoyés de Bizerte à Toulon. Le fort d'Espagne salue de 21 coups de canon l'entrée du chef de l'Etat. Les navires présents français et étrangers arborescent le grand pavot. L'escadre passe devant l'Arsenal où sont amarrés 10 contre-torpilleurs, 12 torpilleurs et 8 sous-marins, et pénètre à l'intérieur du lac où elle prend un dispositif analogue à celui observé par les bâtiments, anglais, italiens et espagnols, face à ceux-ci.

A sept heures, les opérations de mouillage sont terminées. La « Patrie », la « Liberté » et « Ernest-Renan » sont sur la même ligne et à 800 mètres de la division anglaise. La « Justice », la « Démocratie » et le « Suffren » sont sur la même ligne et à 800 mètres également de la division italienne. Les croiseurs cuirassés « Henri IV », en station à Bizerte est en face

seoir sur un fauteuil voisin du sien et engage avec lui une conversation dans laquelle interviennent à plusieurs reprises le ministre de la Pume et le général Valensi.

Les amiraux étrangers

A 7 h. 3/4, l'amiral anglais, l'amiral italien et le capitaine de vaisseau espagnol quittent leurs bords. L'amiral anglais accoste le premier la « Vérité ». Il est accompagné par quatre officiers supérieurs de son escadre. Peu après lui arrive également l'amiral italien, accompagné de quatre officiers supérieurs ; le capitaine de vaisseau espagnol termine cette série de visites. Tous ont exprimé au Président les félicitations de leur souverain. M. Fallières après les avoir remerciés, les a présentés aux ministres qui l'accompagnaient. Il les a également présentés au bey.

La Revue

A huit heures, après le départ des amiraux, le Président de la République quitte la « Vérité » qui fait le salut de 21 coups de canon et rentre le pavillon présidentiel et le pavillon beylical.

Il est accompagné par le bey, les ministres français et les ministres tunisiens, ainsi que par M. Alapetite. Il monte sur le contre-torpilleur « Pique », la suite embarque sur les contre-torpilleurs « Abbarde » et « Carabine » et la revue commence.

Le Président passe devant la ligne formée par les vaisseaux italiens et le croiseur espagnol. Il contourne cette ligne et revient à son point de départ redescendant le long de la ligne française qui l'entoure également pour agacer la « Vérité ». Les équipages français au



UNE VUE DE TUNIS

du bâtiment espagnol « Cataluna ». Les sept vaisseaux français et les sept vaisseaux étrangers forment ainsi sur le lac un gigantesque aspect que ferme au Nord la « Vérité », mouillée à égale distance, c'est-à-dire à 400 mètres de la « Patrie » et du vaisseau-amiral anglais « Swiftsure ». La traversée s'est effectuée dans d'excellentes conditions. Au début le temps était beau, mais hier soir la pluie est survenue et la mer est devenue un peu agitée.

L'arrivée du Bey Mohamed Si Naceur, bey de Tunis, qui était parti à 4 h. 50 du matin de Tunis par train spécial, pour venir à Bizerte, est arrivé ici à 7 heures.

Il avait le costume traditionnel des bey : tunique noire brodée, pantalon rouge à bandes d'or, fez bordé d'or aux armes beylicales.

Il avait la poitrine barrée du grand cordon de la Légion d'honneur et portait au cou la croix en brillants de l'ordre de l'Aheh, spécial à la formule beylicale. Il était accompagné de son premier ministre et de son fils Mouçey Bey. Son train s'était arrêté la station de la Pécherie, aux portes de l'Arsenal. L'atmosphère le Président général, les cais, les khalifats et les cheiks de la région. Les troupes rendaient les honneurs.

La rencontre du Bey et du Président A 7 heures et demie, le Bey et le résident ont pris place à bord d'une chaloupe, qui les a conduit à bord du remorqueur « Cyclope », lequel les a amenés à bord de la « Vérité ». Les bâtiments lui rendent les honneurs de la garde pendant que les clairons sonnent et que les tambours battent aux champs.

Quand le bey monte sur la « Vérité » elle hisse le pavillon beylical que la « Patrie » salue de 21 coups de canon. Le commandant de Saint-Pair, le commandant Lambie et M. Mollard, le recevoient à la coupée et le conduisent dans le salon d'honneur où le Président l'attend avec les ministres et les amiraux.

M. Alapetite, résident général présente le bey au président, qui lui sert cordialement la main. Les présentations faites de part et d'autre, M. Fallières invite le bey à s'as-

passage passent les sept cris réglementaires de : « Vive la République ! » Les équipages étrangers poussent sept hurrahs.

A ce moment la pluie fait trêve et le ciel encore nauséux tente à s'éclaircir.

La revue terminée, le Président de la République, accompagné par M. Delessac et par M. Pams prend place sur une embarcation et monte à bord des vaisseaux amiraux anglais et italien et du croiseur espagnol.

M. Fallières à bord des croiseurs étrangers

Sur le croiseur anglais « Swiftsure », il est reçu par l'amiral Edmond Pöb ; sur le cuirassé italien Benedetto Brin, il est reçu par l'amiral italien Aubry ; sur le vaisseau espagnol, il est reçu par le capitaine de vaisseau Marques. Les officiers rangés sur le pont lui sont présentés. Chacun des bâtiments étrangers sur lequel il monte, le salue tour à tour de 21 coups de canon, salut auquel répond immédiatement le cuirassé français « Démocratie ».

Les Décorations

M. Fallières a remis les décorations suivantes aux officiers étrangers venus le saluer à Bizerte.

Escadre anglaise : Grand officier de la Légion d'honneur : Amiral Pöb, commandant l'escadre anglaise de la Méditerranée ; Officiers : les capitaines de vaisseau Tower, Waymonts et le capitaine de frégate, Howard Kelly ; Chevaliers : le lieutenant Diggle et le lieutenant de pavillon de l'amiral Martin.

Escadre italienne : Le vice-amiral Aubry, commandant l'escadre italienne de la Méditerranée, qui occupe déjà un grade élevé dans la Légion d'honneur, a reçu en cadeau, le buste en Sèvres de la « Prieur », de Carpeaux ; Officiers : Les capitaines de vaisseau Capomazza et Lotavelli, les capitaines de frégates Mortiol et Arcangeli ; le chevalier Russo et sur le bâtiment espagnol, le capitaine de vaisseau Marquet.

Après avoir ainsi rendu les visites qu'il avait reçues et avoir félicité les amiraux et le commandant Marques à l'occasion de la revue qu'il venait de passer, le Président de la République, avec le bey et avec les autres mi-

nistres est remonté sur le contre-torpilleur présidentiel. Il a gagné le fond du lac, traversé le canal et un quart d'heure après, il mettait le pied sur le quai de Bizerte, au milieu des salves d'artillerie de tous les bâtiments mouillés sur rade.

Le Débarquement

A 10 heures, le Président de la République débarqua devant le contrôle civil où il fut accueilli par un éminent appentement décoré aux couleurs françaises et tunisiennes.

Il est reçu à terre au sons de la « Marseillaise » et le résident général lui présente les notabilités françaises et tunisiennes. Il remet

ensuite devant les troupes avec le cérémonial d'usage plusieurs décorations.

Le Président et le bey s'arrêtent devant l'Hôtel du Contrôle civil où sont réunis les fonctionnaires, les instituteurs et les instructeurs de Bizerte. De nouvelles présentations ont lieu, puis le cortège se forme et le Président et le bey se dirigent en voiture vers la salle du banquet.

La baie est fourmée sur le parcours par les zouaves, les tirailleurs et les spahis.



M. FALLIÈRES

LE BANQUET

Le banquet a lieu dans un hangar à proximité de la gare et qui avait déjà servi au même usage, il y a huit ans, lors de la visite du président Loubet. La salle est décorée d'écrans, de trophées formés de drapeaux français, tunisiens, anglais, italiens et espagnols. Sur la table qui comprend 300 couverts sont disposés des fleurs et des poteries tunisiennes.

Le Président a à sa droite le Bey, l'amiral italien Aubry et M. Pams, ministre de l'Agriculture ; il a à sa gauche, l'amiral anglais, Pöb, M. Delessac et le commandant du bâtiment espagnol.

Les Toasts

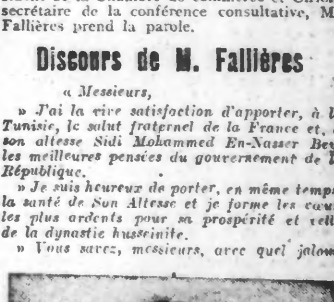
Au dessert, après des toasts de M. Arnoux, vice-président de la municipalité ; Bury, président de la Chambre de commerce et Cirier, secrétaire de la conférence consultative, M. Fallières prend la parole.

Discours de M. Fallières

Messieurs, J'ai la vive satisfaction d'apporter, à la Tunisie, le salut fraternel de la France et, à son allié, Sidi Mohammed En-Nasser Bey, les meilleures pensées du gouvernement de la République.

Je suis heureux de porter, en même temps, la santé de Son Altesse et je forme les vœux les plus ardents pour sa prospérité et celle de la grande Tunisie.

Vous saluez, messieurs, avec quel zèle



LE BEY DE TUNIS

indirect nous suivons, des rives de l'autre continent, le rapide développement de notre pays. C'est tonnerre en disant que ses progrès sans arrêt nous habitent à l'idée que sur cette partie de la terre d'Afrique, le siège autrefois au temps reculé de l'occupation romaine, d'une civilisation dont l'éclat illumine le monde, nous reprendons, après bien des siècles écoulés, avec le concours des musulmans devenus nos compatriotes, le chemin qui conduira une fois de plus cette belle contrée à l'épanouissement d'une fortune nouvelle, d'où siffleront avantages notre force et notre gran-

BULLETIN

M. Fallières a débarqué mardi matin à Bizerte. Après avoir assisté à un banquet et prononcé un discours sur les bienfaits de l'occupation française de Tunisie, il est parti pour Tunis où il est arrivé à cinq heures.

Le capitaine Tarron, officier aviateur, qui venait d'Orléans, s'est tué, mardi matin, à Villacoublay, au moment où il allait atterrir.

l'instruction sur les troubles de la Merne se poursuit. Plusieurs arrestations ont été opérées, dont celle d'un anarchiste à Paris.

Situation de plus en plus confuse au Maroc. Les révoltes en Tunisie et la situation de Moulai-Hafid critique.

INFORMATIONS

Une mort subite à Paris Paris, 18 avril. — Le commissaire de police du quartier Saint-Vincent-de-Paul a été appelé par un particulier, à trois heures, la mort subite de M. Charles Bonnet, 50 ans, qui était venu se reposer dans un hôtel, 50, rue de Saint-Germain, depuis trois jours.

M. Bourguault de Corday, qui est domicilié à Bruxelles, rue de la Rivière, est fils de l'ancien professeur au Conservatoire. Il aurait un parent à Laval. Ce parent a été prévenu télégraphiquement.

Mort d'un cardinal Rome, 18 avril. — Le cardinal Cavelloni est mort hier soir, à neuf heures et demie, des suites d'une opération chirurgicale qu'il avait subie dans l'après-midi.

Ses funérailles furent célébrées au milieu d'un grand concours de monde et il mourut instantanément.

Le cardinal Cavelloni était député au Parlement de la République de Vienne, le 27 décembre 1850.

Le potier apache arrêté rétrogradé à Liège Bruxelles, 18 avril. — On est maintenant à peu près certain que Gaston Warzé, le fameux potier apache, s'est réfugié à Liège, où il a été arrêté. Un de ses camarades a reçu de lui une lettre datée de cette ville et dans laquelle il déclare qu'il est résolu à défendre courageusement sa liberté contre ceux de ses collègues qui voudront l'arrêter.

La peste à Java La Haye, 18 avril. — On a constaté le 15 avril, à Java, quatorze cas de peste et six décès. Un cas de peste constaté le 13 a été reconnu être un cas de peste.

Une dépêche dit qu'on a constaté le 16, dix cas, dont un cas de peste pulmonaire, ainsi que deux décès. L'augmentation des cas constatés ces jours derniers est attribuée à une méthode de recherche renforcée par la surveillance médicale.

Choses et Autres

Le congrès socialiste. — M. Guesde veut expropriar, sans indemnité, les compagnies de chemins de fer.

C'est un projet dont on louera, tout au moins, l'économie.

A Béziers. — Les délégués des vignerons révoltés vont presque chaque jour voir le sous-préfet.

— Et que leur dit-il ?

— Entrez sans me frapper.

Que rien en tous ne vous domine, S. J. ...

Une conduite d'air comprimé fait explosion

TROIS BLESSÉS Paris, 18 avril. — Cet après-midi vers 3 h., une conduite d'air comprimé à fait explosion devant la maison portant le numéro 17, de la rue de Charonne, trois personnes, un militaire une femme et un enfant ont été assez sérieusement blessés et transportés à l'hôpital Tenon.

L'arrestation de M. Hanon

UNE RÉPERCUSSION A CONSTANTINOPLE Constantinople, 18 avril. — Les entrepreneurs qui travaillaient depuis l'an dernier à la nouvelle de l'arrestation de M. Hanon, directeur du mouvement des fonds et de la comptabilité au ministère des Affaires Etrangères, qu'ils cesseraient les travaux s'ils n'étaient immédiatement payés de la somme de 300.000 francs qui leur est due et qui ne leur a jamais été versée.